

# Yvon Lambert,

« une rêverie émanée de mes loisirs »

ENTRETIEN AVEC PHILIPPE PIGUET

La nouvelle a surpris tout le monde. Au début de l'été, Yvon Lambert a fait savoir qu'il avait décidé de fermer sa galerie. Originaire de Vence, il l'avait créée en 1966 à Paris pour en faire l'une des enseignes les plus importantes et les plus prospectives de la scène artistique internationale. La donation de sa collection et son installation à Avignon en disent long sur l'exemplarité d'un parcours professionnel doublé d'une qualité sensible dans son rapport à l'art et aux artistes. Mais si l'image d'Yvon Lambert est celle d'un grand marchand, elle est aussi celle, moins connue, d'un passionné de livre, d'édition et de bibliophilie. Au moment où il a décidé de « simplement tourner une page », comme il dit ici, il a bien voulu une nouvelle fois échanger avec nous, notamment sur l'objet de cette passion. Une façon de lui rendre hommage pour ce que, personnellement, nous lui devons de nous avoir appris et invité à partager de ce monde fabuleux qu'est celui de l'art.

**Philippe Piguet** | Voilà donc une cinquantaine d'années que vous exercez le métier de galeriste. Qu'est-ce qui, pour vous, a fondamentalement changé au cours de ce demi-siècle ?

**Yvon Lambert** | Ce qui a changé pour moi comme pour tous ceux qui sont de ma génération, c'est la façon dont se fait le métier. Cela n'a plus rien à voir aujourd'hui avec ce qu'il était il y a seulement une vingtaine d'années. Il y avait alors un vrai contact avec les collectionneurs, les critiques, les institutionnels, tous les professionnels de l'art. Cela n'existe plus aujourd'hui. J'aimais beaucoup le côté « salon » qu'il pouvait y avoir dans une galerie, du moins dans la mienne. Les gens venaient, prenaient leur temps, se posaient, discutaient. Nous avions de vrais échanges. Les artistes eux-mêmes ont changé, en tous cas les plus jeunes. Ils sont habitués à avoir plus de facilités, plus d'argent aussi. Jadis le marché était moins facile mais cela rendait les choses plus humaines.

**PP** | À quel moment pensez-vous que les choses ont basculé ? Y a-t-il un signe particulier qui marque ce moment-là ?

**YL** | Cela est arrivé petit à petit depuis la

fin des années 1990. Le marché a pris vraiment une vitesse qui n'était pas la sienne. Toutes les formes de presse se sont emparées de la situation et ont commencé à parler d'art et d'artistes, aussi l'art contemporain est devenu un sujet banal, abordé dans tous les milieux...

**PP** | Cela a été une bonne chose, non ? C'est difficile de le regretter.

**YL** | Bien sûr, mais les choses se sont vite emballées et il en résulte une grande confusion. Je ne regrette évidemment pas les années difficiles que j'ai connues quand j'ai commencé mais le changement est qualitativement considérable, voire troublant.

**PP** | Vous avez d'ailleurs traversé des périodes artistiques très différentes : les avant-gardes minimales et conceptuelles, le land art, puis le retour à la peinture, la photo, la vidéo, etc. Comment avez-vous vécu de telles transformations ?

**YL** | Pour ma part, j'ai toujours été intéressé par toutes les formes d'expression et ce depuis le début. Si j'ai très tôt montré de la vidéo, de la photo, des artistes comme



Cy Twombly. *Pan (Part II)*. 1980, huile et pastel gras sur gravure sur papier, 59 x 59 cm. Collection Lambert, Avignon.

Broodthaers ou Oppenheim, j'ai aussi exposé des peintres aussi différents que Toroni, Twombly ou Barceló

**PP** | Qu'est-ce qui, selon vous, constitue le fil rouge de votre trajectoire ?

**YL** | Le fil rouge, qu'est-ce que c'est ? Il est trop tôt pour faire le point. L'histoire de l'art est une matière vive et, comme je l'ai dit, les choses vont beaucoup plus vite aujourd'hui. On n'a jamais vu apparaître et disparaître autant d'artistes aussi rapidement.

**PP** | Dans le rapport que vous entretenez à l'art, qu'attendez-vous de la rencontre avec un artiste, avec une œuvre ?

**YL** | J'attends toujours que cela m'apporte quelque chose de neuf, de totalement original. Seuls les artistes et les œuvres qui renouvellent le langage et qui ont le souci de participer à la construction de l'histoire laisseront une trace de leur passage. De tous temps, l'histoire de l'art a été faite par des gens qui l'ont fait avancer.



Gérard Traquandi & Blaise Cendrars. *Les Pâques à New York*. 2013. Yvon Lambert Editeur, Paris.

**PP** | En quoi ce rapport à l'histoire vous importe-t-il ?

**YL** | Pour moi, il est essentiel en ce sens qu'il assure un regard sans cesse renouvelé sur le monde et une pensée constructive sur l'humain. La remise en question de l'histoire est le moteur même de l'esprit et ce qui compte, ce sont ceux qui apportent leur pierre à l'édifice, qui aident à le faire grandir.

**PP** | Il semble qu'à cet égard, dans l'exercice même de votre profession, vous entretenez un rapport privilégié avec tout ce qui touche à l'idée d'écrit et de texte. Votre nom n'est pas seulement l'enseigne d'une galerie mais celle aussi d'une librairie

**YL** | Je me suis toujours intéressé au livre, à l'édition et aux ouvrages de bibliophilie. Au début des années 1990, j'ai créé une collection intitulée « Une rêverie émanée de mes loisirs ». J'avais alors demandé à Jean-Claude Lebensztejn d'écrire un texte sur le plagiat dans la littérature, la musique, le cinéma, etc., et ce texte portait ce titre. Mon idée étant de demander aux artistes de travailler à partir de ce texte, j'ai retenu son titre pour nommer la collection et c'est ainsi que j'ai publié Robert Barry, Giulio Paolini, Christian Boltanski, Jean-Michel Othoniel et Lawrence Weiner. Quand j'ai sollicité On Kawara, il m'a dit vouloir faire quelque chose avec un poète. J'ai alors demandé à Jacques Roubaud mais j'ai conservé le titre de la collection. Depuis lors, elle s'est nourrie de toutes sortes de publications avec des artistes et des auteurs très différents.

**PP** | Elle compte en effet une liste de noms très divers dans leur démarche et d'artistes

qui ne sont pas nécessairement de la galerie : Louise Bourgeois, Paul-Armand Gette, Giuseppe Penone, Gérard Traquandi, etc. Comment le choix s'opère-t-il ?

**YL** | De la façon la plus simple qui soit. Tous les cas de figures sont possibles mais c'est toujours une question de désir. Soit cela vient de moi et je propose à l'artiste de faire quelque chose ensemble, soit l'artiste en a envie et il me le fait savoir. C'est chaque fois une affaire d'échange, de partage et d'intérêt commun pour un auteur ou pour un texte.

**PP** | Comment distinguez-vous cette activité d'éditeur par rapport à votre métier de marchand d'art ?

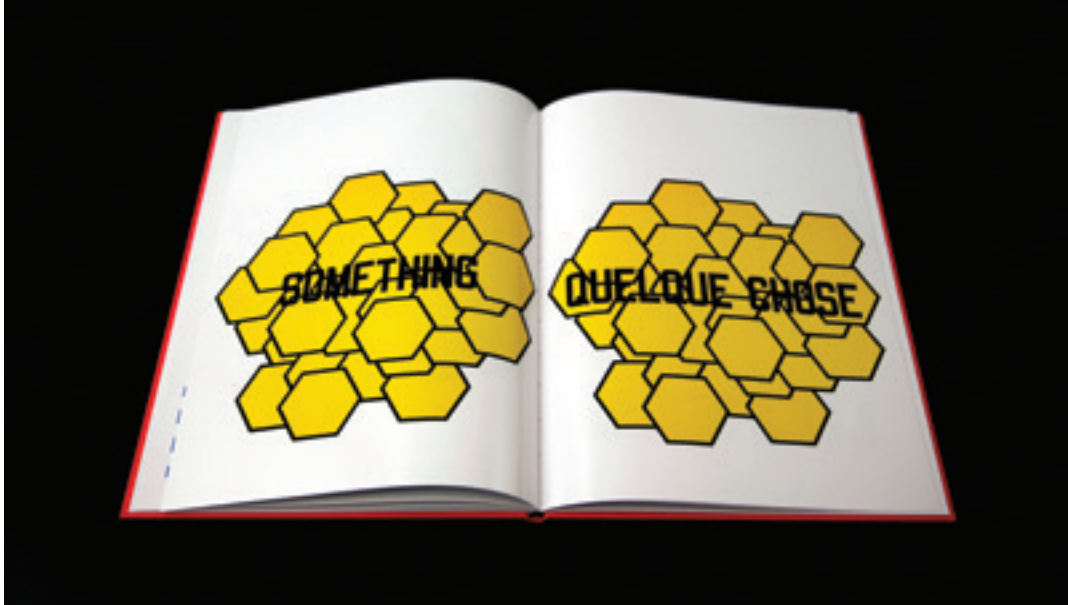
**YL** | Je ne les distingue pas. Pour moi, c'est la même chose. Dans l'histoire des ouvrages de bibliophilie, ce sont presque toujours des marchands qui ont œuvré. Ambroise Vollard, Daniel-Henry Kahnweiler, Aimé Maeght, ils étaient tous des marchands, ils ont fait des livres, ils les montraient. Je fais comme eux

**PP** | S'il en était un dont vous diriez qu'il a été un modèle à vos yeux, qui serait-il ?

**YL** | Ce serait Tériade mais il n'était pas marchand. Il y a eu aussi Skira, qui a fait de très beaux livres avec Matisse. Ce sont tous des gens qui ont fait des ouvrages que j'aime énormément et je parle très souvent d'eux parce que la bibliophilie, c'est un monde pratiquement inconnu. Les artistes aiment ça. Regardez la quantité de livres qu'a faits Picasso !

**PP** | Le livre a-t-il quelque chose d'un « plus » que n'a pas le tableau ?

**YL** | On pourrait poser la question à l'inverse.



Lawrence Weiner & Jean-Claude Lebensztejn. *À Fripon, fripon et demi*. 1997. Yvon Lambert Éditeur, Paris

Le livre, c'est un plaisir solitaire. On peut le regarder avec une, deux ou trois personnes mais pas plus. Il y a des tas de choses qui font le plaisir du livre : le bruit du papier, son grammage, son lissé ou sa rudesse, etc. C'est quelque chose de plus tactile, de plus incarné.

**PP** | Quand vous publiez un ouvrage, vous avez le souci de sa matérialité ?

**YL** | Le papier, la typographie, le cartonnage, la reliure, nous en discutons le plus souvent avec l'artiste, sinon il me laisse faire. Rien n'est laissé au hasard. Tout est réfléchi, du début à la fin.

**PP** | Le fait d'éditer des livres ne serait-il pas, à la différence de l'activité de marchand, une façon de créer ?

**YL** | Absolument pas. Je ne suis pas un créateur. Je peux avoir des idées qui viennent comme ça en parlant avec les artistes, avec l'imprimeur ou les gens qui vont m'aider au choix de certains détails. Éditer, c'est plus un acte de conception que de création.

**PP** | Vous avez choisi d'associer votre nom à celui de l'idée de collection. C'est un concept qui vous est cher et depuis très longtemps. On raconte même que vous avez acheté votre première œuvre alors que vous n'aviez que 14 ans

**YL** | Et c'est vrai ! C'était une vue de Vence peinte par un artiste local, un Anglais façon postimpressionniste qui vivait dans la région et qui était mort depuis quelque temps. C'était un coup de cœur du gamin que j'étais alors et dont je ne me suis jamais séparé.

**PP** | Ce rapport à la collection, comment a-t-il évolué au fil du temps ?

**YL** | À partir du moment où j'ai eu une galerie, j'ai commencé à vouloir garder une œuvre de chaque exposition que je faisais, un peu comme document d'archives. Je voulais garder une trace de tous les artistes avec qui je travaillais. À la fin, je me suis trouvé avec un ensemble relativement important, d'autant que je continue toujours. En réalité, la collection s'est faite sans penser qu'un jour elle prendrait la place qu'elle a aujourd'hui, mais j'ai toujours souhaité qu'elle reste entière, jusqu'à ce que l'occasion de la donner à l'État soit advenue. On dit d'une collection qu'elle est un autportrait. C'est aux autres de juger maintenant.

**PP** | Par rapport à cette aventure qui a été la vôtre et à tous ces artistes avec lesquels vous avez travaillé, y en a-t-il un qui a compté de façon plus essentielle ?

**YL** | Pour mon épanouissement personnel par l'art et dans la culture, notamment l'histoire gréco-latine, c'est assurément Cy Twombly. S'il a été pour moi un personnage très important, tous m'ont enrichi, chacun à leur manière, à des degrés divers et dans des branches différentes

**PP** | Et maintenant, qu'en est-il d'Yvon Lambert ?

**YL** | Je ferme la galerie le 31 décembre. Je ferme aussi la librairie mais pour en ouvrir une autre ailleurs, plus grande, où je vais montrer le fonds constitué au fil du temps, avec des ouvrages assez pointus. En même temps, je vais continuer à développer cette collection d'ouvrages de bibliophilie.

**PP** | Terminer avec le livre, en quelque sorte ?

**YL** | Je vais simplement tourner une page. ■